

Candeur rustique

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 36

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222754>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

— Il n'y a que cela de bon, ma chère, les prés, les bois, les fleurs... Mon mari m'apprend la botanique.

Cette conversation de deux jolies femmes, que le hasard me fit rencontrer, l'autre jour, sur Montbenon, me suscita l'idée de connaître un peu le goût de nos charmantes snobinettes pour la vie campagnarde ou alpestre. Voici.

Pendant tout l'hiver, et sans rien perdre des plaisirs de cette saison brillante — concerts, bals, théâtre, cinémas, conférences littéraires et autres — elles soupiraient après le retour du printemps, ne rêvent que promenades au clair de lune, déjeuners sur l'herbe, ascensions et flâneries ; le mois de mai arrive enfin ; *cependant* — il y a déjà un tout petit « *cependant* » — les beaux jours sont encore incertains, les matinées sont trop fraîches, et, d'ailleurs, on ne veut pas perdre la saison d'opéra, ni les derniers concerts. On voulait partir au premier de juin, mais les ouvriers n'avaient pas encore aménagé la salle à manger du chalet, dont on a changé les boiseries. Enfin, pour le quinze, tout est prêt. On part. On arrive à St-Phare, on s'installe.

Les premiers moments sont délicieux. Madame, très sémillante en un déshabillé de couleur claire, se multiplie, donne des ordres, assigne à chacun sa place, fait des projets, gronde les enfants, querelle la domestique et sermonne son mari. Tout cela l'occupe terriblement et la fatigue outre mesure. Tant et si bien que le soir, à la nuit tombante, elle se couche en regrettant son bon lit de la veille. Mais, bah ! à la guerre comme à la guerre.

Madame adore la campagne. Mais, dès le lendemain, par habitude ou désœuvrement, elle ne pense plus qu'aux moyens de l'oublier et d'y rappeler les « amusements » citadins. Et, d'abord, on lance quelques invitations aux amies snobinettes qui n'ont pas l'heur de posséder un chalet à St-Phare. Ces dames ne se font pas prier et le salon — car il y a un salon au chalet — prend aussitôt l'apparence d'une aimable potinière.

A midi, la cloche sonne le diner dont le menu diffère peu des menus citadins — il y a le téléphone au village, on communique avec le boucher et l'épicier si aisément. — De temps à autre, quelques fraises des bois avec de la crème fraîche, donnent une petite note champêtre au repas accoutumé. L'après-midi se passe en lectures. Ces dames ont emporté quelques romans nouveaux, le cabinet littéraire envoie les revues. Et on lit en somnolant à l'ombre. C'est délicieux, ma chère !

Vers six heures, la cloche sonne le souper.. On passe dans la salle à manger. Les hommes ne sont pas nombreux, retenus en ville par leur travail, ils ne viennent que le samedi soir pour repartir le lundi matin. Cependant, le repas n'en est pas moins soigné et servi de façon parfaite. Mais, au dessert, des framboises exquis provoquent, naturellement, l'éloge de la campagne, sur laquelle ces dames se préparent à dire les plus jolies choses du monde, lorsque la maîtresse du logis déjoue toutes les prétentions en apprenant à ses convives que ces framboises sont arrivées le matin même, expédiées par le marchand-primeur.

A cet instant, vient le facteur. Et ces dames se précipitent sur les nouvelles fraîches comme si elles avaient quitté la ville depuis trois ans pour une expédition polaire. On s'arrache les journaux, on papote, on ergote, on picote ; le temps passe. Il est huit heures.

— Faisons-nous un tour ? propose Madame.

C'est décidé. Cependant, le temps est humide, le serain à ses dangers, ces dames n'iront pas à lui. Une petite « pistée » au village, voilà tout. On rentre à neuf heures. Que faire ? Les jeux innocents ne sont plus à la mode, les cartes n'intéressent pas tout le monde, les disques du gramophone sont désuets, la conversation languit. L'ennui gagne. avec ces journées toutes pareilles, chacun se crée des affaires pour avoir un prétexte d'aller passer un jour à Lausanne. Ces petits voyages deviennent de plus en plus fréquents, et les premiers jours de septembre ramènent enfin à leur appartement d'excellentes petites dames,

toutes heureuses de retrouver un confort qu'elles n'auraient, pensent-elles, jamais dû quitter.

FAUSSES PERLES

LEUNE, élégant, il fait montre de son ignorance et parade de son snobisme. Son pantalon bouffant, sa dent d'or et ses cheveux ondulés évoquent à la fois Hermès et Aphrodite maquillés au point de s'identifier de la plus curieuse façon. Mais, à lui seul, il occupe presque un compartiment du wagon. Ses pieds traînent avec une impertinente nonchalance sous la banquette de ses voisins. Le buste penché en avant, la chevelure rejetée en arrière d'un geste savant de la main, cet incomparable spécimen de « modern style » obstrue scandaleusement la circulation dans le couloir transversal.

Une dame âgée est mise ainsi dans l'obligation de lui demander pardon ; l'ineffable personnage, apparemment plongé dans la lecture de l'*Action française*, ne se dérange pas pour si peu ; une vieille femme, ça ne compte plus, à notre époque.

Le gandin se prélassé. Ses vêtements, du plus chic genre anglais, exhalent un parfum de sérail et la fumée de sa cigarette dessine des croissants égyptiens. Et lui, prototype de l'« aliboron » d'après-guerre, couvert de bagues et de colifichets, riche, fat et pédant, sublime incarnation de l'orgueil et de la bêtise, lui l'« incroyable », il se renverse maintenant sur son siège et se compose une attitude de glorieux incompris qui cherche à faire école.

A côté de ce « gentleman » du genre « macaque », deux voyageurs se font tout petits. Quelle est donc cette « perle » exotique qui demande tant de place sous le soleil ? L'homme étale en ce moment avec ostentation un numéro du *Popolo d'Italia*. Mais ni sa boutonnière, ni sa cravate ne s'ornent d'un faisceau de lecteur ! Essayons de lui parler la « lingua nobilissima » des épouées, celle du Risorgimento et du Fascio.

Le snob, surpris, déguise péniblement sa confusion et il répond, avec embarras, dans un français affecté où perce parfois un reste de ce bon accent vaudois qui est notre marque de fabrique : « Je regrette, monsieur, parlez-vous français ? Je préfère, pour ma part, m'exprimer dans cet idiome ! »

Et, ayant raté son effet, l'homme rengaine son *Popolo d'Italia* pour s'absorber dans la lecture du journal cher à Maurras.

Ce n'était pas une perle.

C'était du « toc » !

Voilà, me dis-je, un Vaudois qui a mal tourné.

A. Mex.

DE L'ENERGIE !

NON, monsieur Poulet, non, votre service ne marche pas, vos employés sont continuellement absents, ou, quand, par hasard, ils viennent à leur bureau, c'est pour jouer au bouchon ou se livrer à des assauts de boxe ! C'est du Courteline, monsieur, ce n'est pas de l'Administration !

Ici, monsieur le chef de division, satisfait de sa péroration, fit une pause et daigna sourire. Le pauvre Poulet ne riait pas, lui : il avait plutôt la chair de poule.

Assis sur un coin de chaise dans la proportion de dix pour cent, il donnait l'impression d'un jeune moineau en équilibre sur un fil télégraphique.

Pour se donner une contenance, tandis que déferlait sur sa falote personne le flot impétueux des remontrances hiérarchiques, il tentait, avec une ardeur digne d'un meilleur résultat, d'introduire son pouce dans la boutonnière trop étroite du revers de son veston...

Le chef de division reprit :

— C'est votre faute, vous ne sévissez pas. On croirait, ma parole, que vous avez peur de vos employés ; vous n'osez seulement pas leur faire une observation ! Sévissez, monsieur Poulet, sévissez ! Un peu d'énergie, que diantre ! De l'énergie, toujours de l'énergie, encore de

l'énergie, comme disait... heu... comme disait... Chose... Machin...

Et pour suppléer à son manque de mémoire, monsieur le chef de division heurta de trois tapes vigoureuses le bras de son fauteuil et se leva, indiquant ainsi que l'algarede était terminée.

M. Poulet poussa un soupir de satisfaction : son pouce avait enfin réussi à vaincre l'opiniâtre résistance de la boutonnière.

Voyant son chef debout, il se leva à son tour pour prendre congé.

Il s'aperçut alors, avec terreur, que son pouce, après avoir fait tant de façons pour entrer... refusait maintenant de sortir...

Et tandis que le chef de division le poussait vers la porte, en répétant : « De l'énergie ! De l'énergie ! » le pauvre Poulet secouait désespérément sa main accrochée à son veston, sans parvenir à la libérer.

Ses efforts triomphèrent, enfin ! Mais peu s'en fallut que sa dextre, brusquement libérée, n'allât irrévérencieusement heurter le ventre directorial !

Le malheureux Poulet rentra dans son bureau, le crâne en feu, le pouce à vif et la boutonnière arrachée. Anéanti, hébété, les yeux vagues, il s'affala dans son fauteuil et... machinalement son pouce se dirigea à nouveau vers la boutonnière...

Poulet l'arrêta à temps et, se levant d'un bond, envoya trois coups de poing sur son bureau, en vociférant : « De l'énergie ! De l'énergie ! De l'énergie ! J'en aurai ! »

Deux heures plus tard, monsieur le chef de division, passant devant la porte du bureau de Poulet, entendit celui-ci crier à tue-tête :

— Oui, messieurs, je suis très mécontent de vous ! Ça ne peut pas durer comme ça ! Vous êtes de très mauvais employés, paresseux et inexactes ! Vous ne mettez jamais les pieds au bureau et vous passez votre temps à y jouer au bouchon ! Ce n'est pas de l'Administration, messieurs, c'est du Chose... du Machin ! ! !

— Ah ! ah ! fit le chef de division, il se décide enfin à leur laver la tête ! Voyons...

Et il pénétra dans le bureau.

Il resta abasourdi sur le seuil...

Poulet, dans son cabinet, était seul, absolument seul : Debout, devant le miroir, il donnait une leçon d'énergie !...

CANDEUR RUSTIQUE

LE père Gouju, un vieux fermier d'un village où le progrès n'a pas encore marché à pas de géant, a vendu deux vaches à un gros acheteur de bestiaux, Lemouron, qui lui donne en paiement un chèque. Gouju fait la grimace devant ce simple papier où il y a des choses écrites, qui ne lui disent rien, et pour cause.

— Qu'est-ce que vous me donnez là, monsieur Lemouron ?

— Oh ! voyons, père Gouju, ignorez-vous que c'est un chèque ?

— Un chèque ?... Un chèque ? Je ne connais pas bien cette monnaie-là... Encore si c'était du papier avec du bleu penturluré, on comprendrait, mais cette feuille-là... Je peux à peine lire ce qu'il y a dessus. C'est mal écrit. Regardez bien !

— Père Gouju, vous êtes toujours le même, et ce ne sera jamais la confiance qui vous étouffera ! Rassurez-vous, présentez ce papier, comme vous l'appellez, à la banque dont vous avez l'adresse et l'on vous donnera de quoi nourrir vos gens et vos bêtes, c'est-à-dire du bon argent comptant. Allez, père Gouju, soyez sans crainte.

— Hum ! Je voudrais bien vous croire, monsieur Lemouron, mais c'est égal, c'est pas comme de l'argent qui sonne, ces papiers-là !

Dès le lendemain, le père Gouju, qui avait hâte de voir le « phénomène », se rend à la ville, présente son chèque qui est, naturellement, payé comme par enchantement. Tout à fait émerveillé, il va, quelques jours plus tard, à un marché voisin dans le seul but de rencontrer M. Lemouron. Celui-ci l'aperçoit de loin.

— Eh bien ! père Gouju, sommes-nous plus rassuré, aujourd'hui ? Vous a-t-on payé ?

— Mais oui, monsieur Lemouren, mais oui ! Et les yeux me sont sorti de la tête quand j'ai vu qu'ils prenaient le papier, qu'ils jetaient à peine les yeux dessus et qu'ils alignaient de la belle monnaie sonnante...

— Hein ? C'est beau ?...
— Pardine, oui ! monsieur Lemouren, et... (très confidentiel) je voudrais bien vous dire une chose... sans vous offenser...

— Allez, allez, père Gouju, vous ne m'offensez jamais...

— Eh bien ! je suis fier de l'idée que ce serait vraiment une bonté à vous, monsieur Lemouren, de nous dire un brin, sans le répéter aux autres, comment vous faites, vous, pour fabriquer ce de papier-là !

LE FEUILLETON



COMPARAISON

N peu fatiguée au retour de sa promenade avec les enfants, Valentine s'assit dans un des sièges légers qui garnissaient le vestibule et d'un doigt distrahit fouilla le courrier déposé sur le guéridon. Son visage se fit joyeux quand elle découvrit sur une enveloppe le timbre de Suisse et l'écriture de sa mère. Vivement, elle se débarrassa de ses gants et s'assit plus confortablement pour jouir mieux de sa lecture.

« Sertigny, le 10 décembre, disait la lettre, Ma chère enfant, Nous avons été un peu déçus de ne recevoir qu'une carte à la place de ta lettre du jeudi, mais nous comprenons bien que tu as beaucoup d'ouvrage à cause de la fête de Noël. Seulement, Albert m'a chargé de te dire, que si ça arrive, il prendra le premier train pour aller te chercher. Naturellement, ce n'est pas sérieux, tu sais comme est ton frère, il ne dit que des bêtises. On est bien content de savoir que tes maîtres sont toujours content de toi et aussi que tu aies du plaisir dans les concerts et les fêtes ; mais des fois je dis qu'on a eu tort de te faire instruire pour t'envoyer parmi ces gens qui ne pensent qu'à s'amuser ce qui est bien étonnant quand on pense à tout ce qu'ils ont souffert pendant la guerre. Toi, tu n'est pas faite pour briller dans le monde mais pour le devoir et la simplicité. Le Bon Dieu veut qu'on gagne son pain à la sueur de son visage et toi tu gagnes le tien bien trop facilement.

Ton père a été bien content de ce que tu as dit à tes maîtres que chez nous on mange à la cuisine et que c'est lui qui soigne les bêtes. Il dit que tu as bien raison de leur montrer que les Suisses n'ont pas honte de leur simplicité.

Il ne se passe rien dans le village qui puisse t'intéresser. Chez nous, ça va toujours bien, grâce à Dieu, il n'y a que le papa qui tousse un peu. A présent, ma fille, il faut que je te dise quelque chose qui me tient au cœur, c'est que ton cousin Maurice demande bien souvent de tes nouvelles et se réjouit bien de te revoir. Il vient toujours un moment le jeudi, quand il sait qu'il y a une lettre de toi, et on a bien deviné, ton père et moi que si tu voulais tu pourrais être la femme du plus brave garçon que je connaisse et entrer dans une bonne famille de paysans, ce qui est une vie bien pénible, si on veut, mais bien belle pour qui sait la comprendre... » Arrivée là, Valentine sourit, moitié attendrie, moitié dédaigneuse... Maurice... Elle le revit tel qu'il était pendant les vacances d'été qu'elle avait passées à la maison alors que, par pure complaisance, il était venu aider son père à terminer la moisson. Elle aimait à le regarder, les manches de sa chemise de coutil retroussées sur ses bras musculeux, la tête rejetée en arrière, tendant très haut, à bout de bras les lourdes gerbes dorées qu'un homme arrangeait sur le char. Elle admirait sa force et son adresse et elle

le trouvait beau, mais de là à accepter l'hommage que ses clairs yeux gris lui présentaient avec tant de ferveur, il y avait loin. Et une autre image vint flotter entre elle et celle du paysan, l'image élégante d'un jeune citadin aux manières aisées, aux vêtements d'une coupe parfaite, au sourire séduisant... « Il n'y a pas que Maurice qui soit bon, songea-t-elle, celui-là aussi est bon, sans cela il ne ferait pas attention à une petite gouvernante comme moi ».

Un moment, elle resta pensive, se remémorant les deux années qu'elle venait de passer dans la grande ville allemande, années de travail et de joies calmes jusqu'à l'apparition de celui qui occupait maintenant une si grande place dans son cœur. « Viendra-t-il ce soir ? se demanda-t-elle, oh, je voudrais le savoir ».

Il vint le soir. C'était un cousin des maîtres de la maison et il venait très souvent, attiré par la gaité ambiante et depuis peu par le charme de la jeune Suisse chargée d'enseigner à ses petits cousins la grammaire et les bonnes manières.

Ce soir-là, il arrive juste à point pour sortir Mme Hellmann, sa cousine, d'un grave embarras.

— Pense, Erich, lui dit-elle comme il entrait, qu'à cause de ce malheureux accident chez les Lärsner, ils ne reçoivent pas ce soir. Que faut-il faire ? c'est si ennuyeux de rester à la maison quand il n'y a personne !... Au théâtre, on donne une petite inéptie, ce n'est pas la peine d'y aller, à l'Opéra, c'est, je crois bien Aïda, tu conviendras que ce n'est pas la peine de faire de la toilette pour une salle vide.

— Mais non, dit Erich, on ne donne pas Aïda, mais Lohengrin, tu peux très bien mettre une robe, il y aura du monde pour la regarder.

— Oh alors, c'est parfait, mais combien serons-nous ? il faut que la loge soit pleine.

— Eh bien, nous sommes trois... Mademoiselle fera quatre...

— Mademoiselle ? interrompit Mme Hellmann, je ne sais trop, pour Lohengrin, les places sont trop recherchées pour prendre mademoiselle, trouve-moi quelqu'un qui fasse plus d'effet.

— En téléphonant de divers côtés, et se donnant beaucoup de peine, Erich ne trouva quand même pas le nombre de personnes requises. Il est vrai qu'il eut soin de s'adresser à une vieille tante qui s'était donné une entorse et à un ami qui venait justement de prendre le train pour Berlin.

— Tant pis, dit sa cousine, nous prendrons Mademoiselle.

Et elle envoya quelqu'un lui dire de se préparer.

A l'heure voulue, un peu rose d'émotion, vêtue de la robe bleu de lin qui constituait sa toilette de gala, Valentine entrait dans le salon où les invités attendaient la maîtresse de maison. D'une inclination de tête, elle salua tout le monde et tendit la main à Erich qui s'avançait vers elle. Il lui sourit, et elle lut dans ses yeux combien il la trouvait charmante.

— Je regrette beaucoup, mademoiselle, dit Mme Hellmann qui entrait à ce moment, mais il n'y a pas de place pour vous dans l'auto, il vous faut téléphoner pour un taxi, ou aller à pied jusqu'à la Goethestrasse, où vous en trouverez un.

— Permettez-moi de vous accompagner, dit vivement Erich.

Valentine eut un regard perplexe vers Mme Hellmann, qui eut un geste indifférent.

— Mais oui, dit-elle, cela ira très bien.

Ensemble ils partirent dans la belle nuit claire et froide, et le jeune homme entraîna sa compagne sous les grands arbres de la promenade qui conduit à l'Opéra.

— Vous voulez passer là ? dit Valentine un peu troublée.

— Mais oui, nous avons le temps d'aller à pied.

Sous le couvert des grands ormes dépouillés, il faisait sombre et la solitude était complète. Les gens pressés passaient dans la rue rectiligne et bien éclairée dont on entendait les bruits : trompes d'autos, conversations à voix très hautes et refrains sifflés gaiement.

Les deux jeunes gens cheminèrent d'abord sans mot dire dans les allées solitaires, puis Erich serra plus fort le bras de sa compagne et se mit à lui parler doucement.

— Répondez-moi, dit-il comme elle se taisait, et dites que vous me croyez.

Valentine allait lui répondre, mais ce qu'elle voulait dire restera pour toujours un mystère, car juste à ce moment, un bruit étrange leur fit tourner la tête.

— Qu'est-ce que c'est ? dit Valentine en se dirigeant du côté d'où partait le bruit, on dirait des sanglots.

C'étaient des sanglots, en effet, qui partaient d'un banc caché dans un bouquet, et poussés par une toute petite fille pauvrement vêtue, les cheveux ébouriffés sortant d'un bérêt de laine.

— Qu'as-tu, ma petite ? demanda Valentine. Mais les sanglots redoublèrent.

— Qu'as-tu ? répéta Erich dans l'idiome servi par les gens du peuple, et d'un ton rude.

Effrayée, la petite fit un grand effort pour arrêter ses pleurs et articula des phrases entrecoupées parmi lesquelles on pouvait entendre : « Grand-père, il ne veut pas bouger ».

(A suivre).

J.-L. Duplan.

Théâtre Lumen. — Pour son premier grand gala, la Direction du Théâtre Lumen s'est assurée, en exclusivité pour Lausanne, une œuvre des plus émouvantes. Le chant du prisonnier, merveilleux film artistique.

Rappelons que durant la saison d'automne-hiver 1929-1930, l'orchestre renforcé du Théâtre Lumen se produit au complet tous les jours en soirée, le samedi et le dimanche en matinée ; matinées des autres jours, orchestre restreint. Location à l'avance à la caisse de l'établissement. Tél. 23.523.

Royal-Biograph. — Le nouveau programme du Royal-Biograph comprend, cette semaine, 2 grands films artistiques qui forment un ensemble de tout premier ordre : *La rose des pays d'or*, et *Un déjeuner de soleil*. Tous es jours, en soirée, samedi et dimanche en matinée, accompagnement musical par le Trio du Royal-Biograph.

N'IMPORTE QUOI
concernant
la
MUSIQUE
et le **THEATRE**,
vous l'obtiendrez rapidement
chez
FOETISCH
FRÈRES
S. A. Maison fondée en 1894
La plus importante Maison de Musique
de la Suisse romande

Pour la rédaction :
J. BRON, édit.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles
Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

DEMANDEZ PARTOUT
ORANGEADE
CITRONADE
CITRON
GIRARD
PRODUITS SUISSES ET INIMITABLES

S. Geismar Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

Demandez un
Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.